

BENJAMIN RABIER

# GEDEON

DANS LA FORÊT



Librairie GARNIER Frères

Deuxième partie



# Gédéon dans la forêt

## Deuxième partie

Texte et illustrations de Benjamin Rabier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson  
et Dominique Richier  
pour «Le Cartable Fantastique»



Gédéon reprit sa promenade.

Passant près de la maison du grainetier, il aperçut deux gros chats occupés à boire du lait dans deux grandes jattes.

Près de là un malheureux chat de gouttière, fort altéré, offrait sa mine piteuse et misérable.

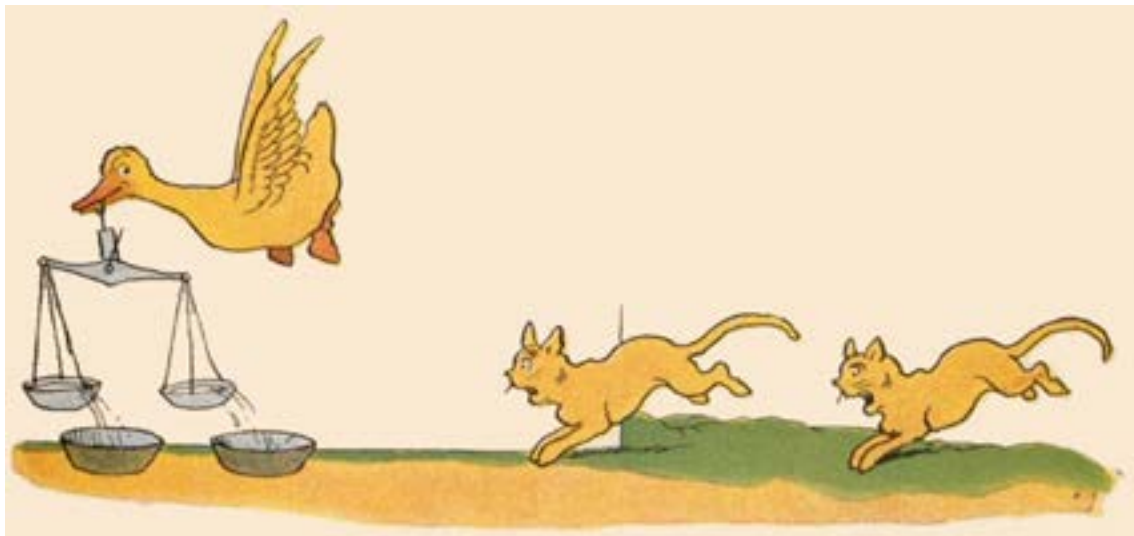
Il demanda aux chats du grainetier la charité d'un peu de lait.



Ceux-ci, furieux de tant d'audace, hérissèrent leur poil et sortirent leurs griffes.

Le canard qui avait assisté à la scène fut écoeuré de tant de méchanceté.

Il résolut de punir les matous de leur mauvais cœur.



Le lendemain, il prit dans le grenier une balance à plateaux et, dès que le lait fut versé à l'intention des deux félins, il plongea les plateaux de la balance dans les jattes.

Il put ainsi remplir de lait ses plateaux et, tout heureux de cet exploit, Gédéon reprit son vol, emportant une importante pitance, tandis que les mauvais chats arrivaient un peu tard pour déjeuner.

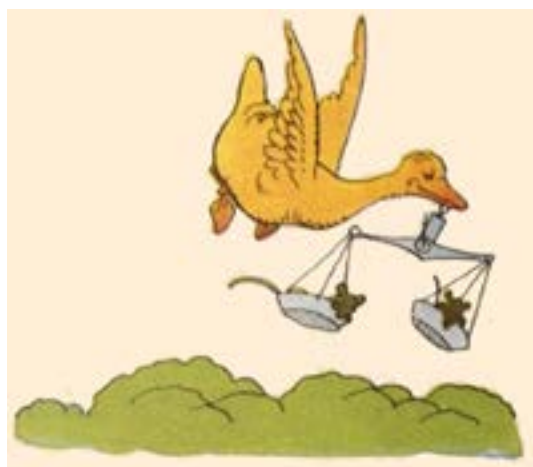


À tous les pauvres chats de gouttière qu'il rencontrait en chemin, Gédéon faisait un signe, et tous accouraient pour se délecter du précieux breuvage.

Quand les plateaux furent vides, il reprit la balance.

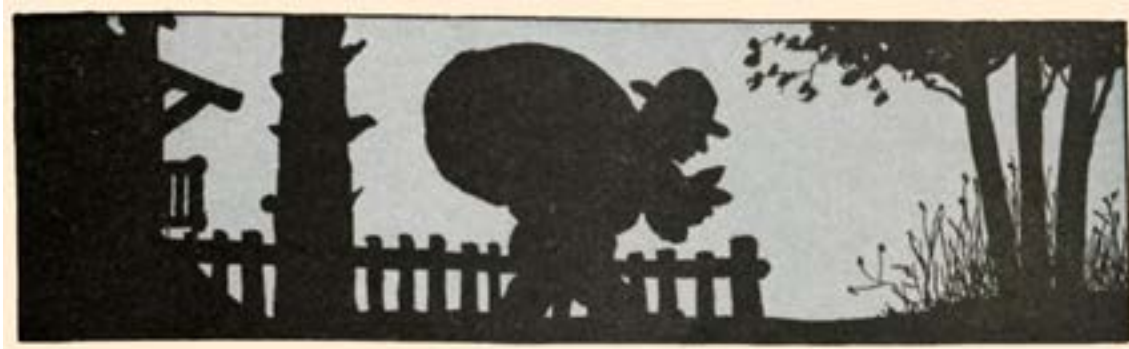


À ce moment précis passaient près de lui deux petites souris que poursuivaient les mauvais chats du grainetier.



Gédéon jeta sa balance devant les souris qui, vite, se réfugièrent dans les plateaux.

Il était temps... Gédéon put ainsi les élever de terre, en donnant un vigoureux coup d'aile et les soustraire ainsi à la voracité des deux matous.



Depuis quelques jours, le pays était terrorisé par les exploits nocturnes d'un voleur qui dévalisait les clapiers des fermes environnantes.

Gédéon résolut de trouver le voleur et de mettre un terme à ses méfaits.



Bandit redoutable, dénommé Crespin le Terrible, cet homme venait de dérober et d'entasser dans un sac douze beaux lapins appartenant à une pauvre femme du hameau, la mère Blanchon, comme on l'appelait.



De loin, Gédéon surveillait le bandit.

Tout à coup, il vit Crespin, dit le Terrible, se dissimuler derrière un arbre, enfouir dans quelque trou propice son fusil et sa ceinture garnie de cartouches, puis dissimuler le trou avec le sac aux lapins.

Et tout ce manège dans le but de soustraire ses armes aux yeux des gendarmes qu'il venait d'apercevoir à l'horizon.



Après avoir caché ses armes, Crespin s'était enfui dans les broussailles en attendant le départ des représentants de l'autorité.

Gédéon mit aussitôt la taupe Noireaude au courant de ce qui venait de se passer.

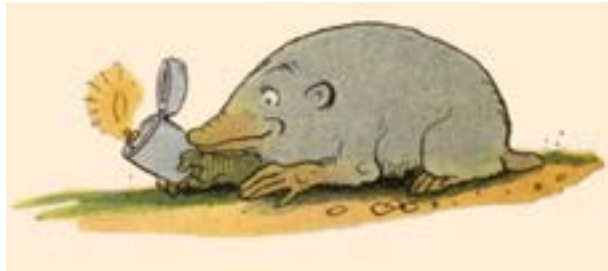
Celle-ci dit à Gédéon :

« Laisse-moi le bandit, j'en fais mon affaire. »



Alors, creusant une galerie sous le sol du bois, elle arriva jusqu'au trou qui recelait la ceinture du malandrin et les cinquante cartouches qu'elle contenait.

Quand le passage souterrain fut achevé, Noireaude alla ramasser sur l'herbe un petit briquet automatique, perdu sur le chemin par quelque moissonneur, puis elle revint près des cartouches.



Noireau alluma alors le briquet et communiqua le feu aux brindilles qui garnissaient le trou, puis elle s'enfuit à toutes pattes.

Le feu gagna vite les cartouches....



Et une formidable explosion se produisit, crevant le sac qui bouchait le trou, et les douze lapins de la mère Blanchon, enfin délivrés, partirent pour une destination inconnue.



Le premier, nommé Aristide, tomba sur le dos d'une cigogne, qui le transporta à quelques kilomètres de là, pour le déposer, en fin de compte, au beau milieu d'un champ de serpolet.



Le deuxième, répondant au doux nom de Zéphirin, termina sa trajectoire aérienne dans la cheminée de madame Boulicot, femme du garde-champêtre.



Zéphirin, noir de suie, tomba dans l'âtre, sur un lit moelleux de cendres, auquel il dut d'amortir sa chute.



Il sortit de la cheminée, salua madame Boulicot épouvantée, puis disparut sans demander son reste.



Le troisième, connu sous le nom de Gaston, tomba sur l'extrémité d'une planche à laver qui trempait dans un baquet.



La planche bascula, amortissant ainsi le choc, mais en basculant, elle projeta dans le vide un gros morceau de savon de Marseille et une chemise d'homme, qui baignait dans la lessive.



Par un hasard malencontreux, mais plein d'humour, la chemise tomba sur un pauvre gosse qui courait après un papillon, et l'enfant se trouva en un clin d'œil revêtu d'une chemise toute neuve, habillé tout de blanc, comme un prince de féerie.



Un quatrième lapin, Ernest, rencontra dans son ascension involontaire, les pattes d'un canard sauvage et il s'y accrocha, mais pas pour longtemps.

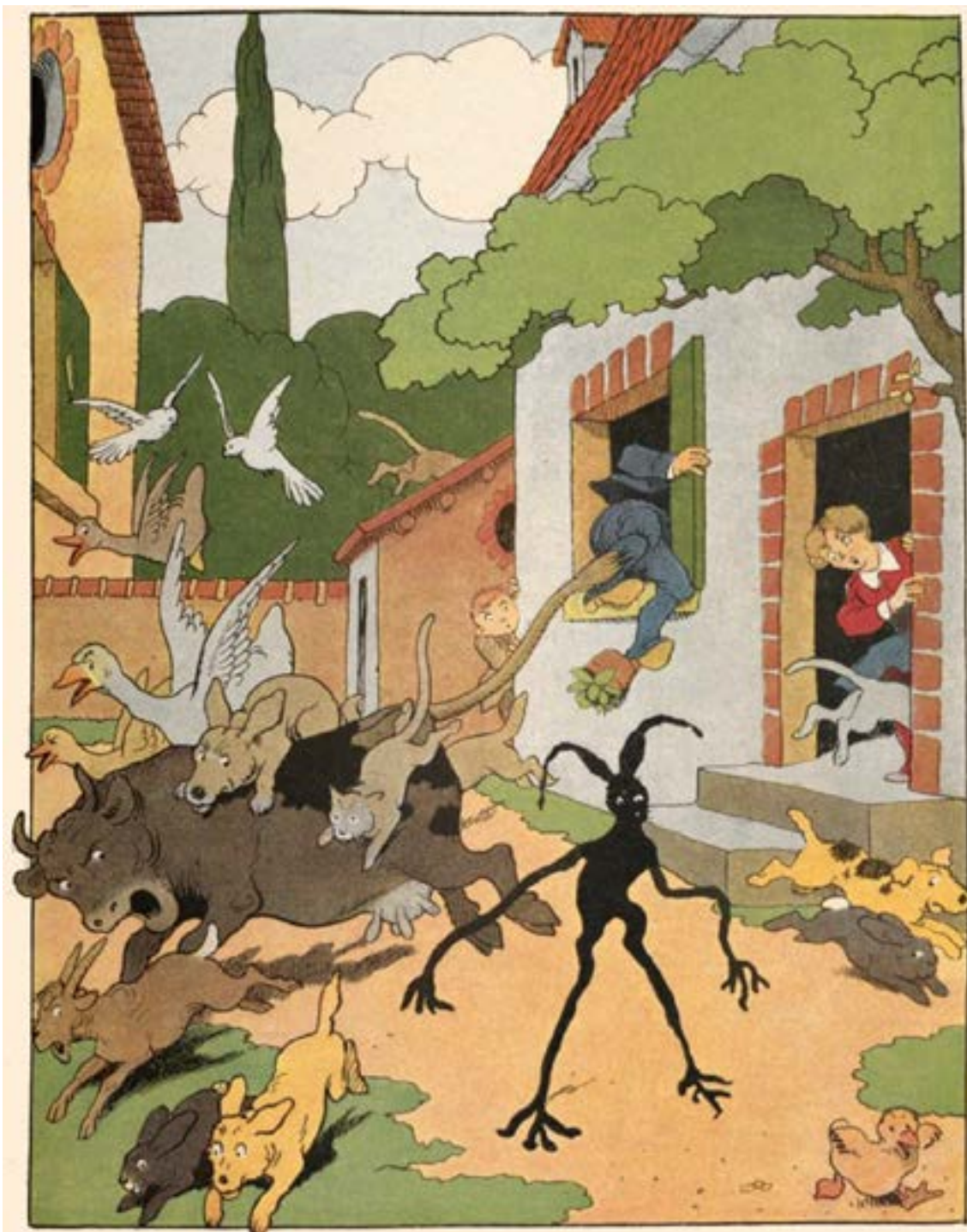
La fatigue lui fit lâcher prise et il tomba dans un récipient de goudron, qu'utilisait un jardinier pour protéger ses arbres de l'invasion des chenilles.



Le brave homme retira du récipient le malheureux Ernest, ruisselant de goudron, puis il l'étendit sur une corde pour le faire sécher.

Le goudron coula lentement par les pattes et gagna le sol, de telle sorte que le pauvre lapin se trouva muni de quatre pattes longues et noires, qui mesuraient au moins un mètre cinquante.

L'action de l'air fit durcir le goudron, et quand le lapin put se détacher de la corde, il ressemblait à un être fantastique et fabuleux.



Ernest trébuchant et clopin-clopant, se mit à marcher sur ces pattes démesurées.

Il traversa ainsi le pays où il obtint tout le succès que méritait cette présentation imprévue sur des échasses d'un nouveau genre.



Amédée le cinquième lapin tomba au beau milieu d'un panier d'œufs ; mais ne se fit aucun mal.

Par exemple, quelle omelette !!...

Une omelette de soixante œufs !!!

À travers la vannerie du panier, un liquide onctueux et jaunâtre se répandait sur le sol.



Fort heureusement Amédée réussit à sortir de sa fâcheuse position, mais il avait le corps couvert de blanc et de jaune d'œuf, sans parler des morceaux de coquilles dont s'agrémentait sa personne.

Un chat et un chien qui avaient assisté à la scène, vinrent lui faire sa toilette en léchant le liquide qu'ils trouvèrent délicieux.

Quand Amédée fut délivré de son enduit, il remercia le chien et le chat, et s'en fut béatement dans la campagne.



Oscar, le sixième lapin, tomba au beau milieu d'une banne, toute remplie encore du raisin de la vendange.

Le raisin écrasé par cette chute, répandit son jus par la bonde du tonneau et coula sur la terre.

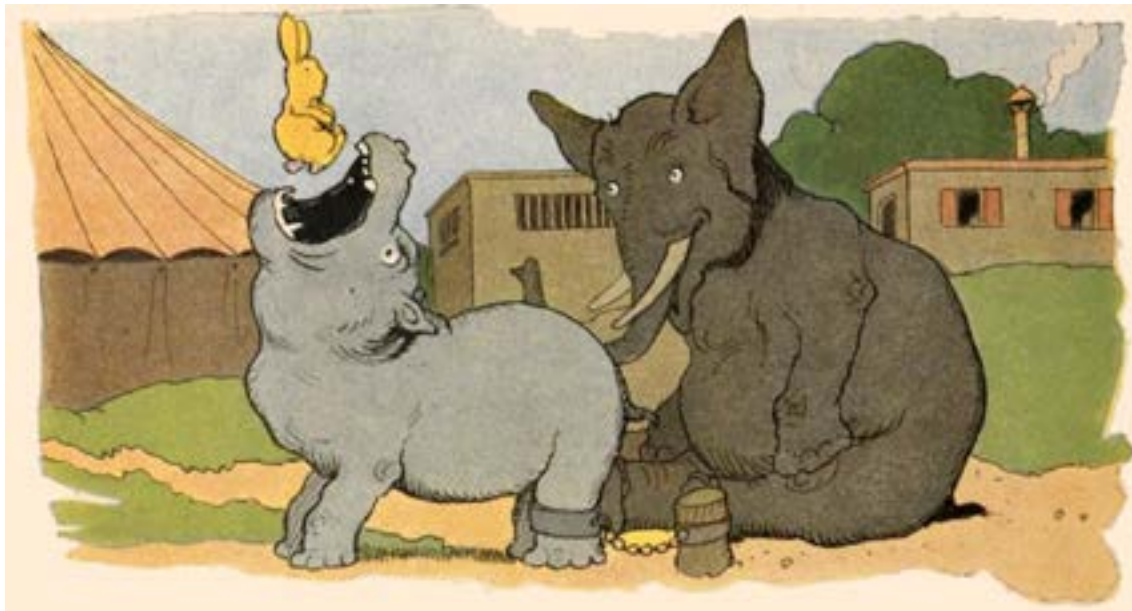
Un vigneron délivra Oscar et le remit sur ses pattes.



Mais Oscar avait bu un rude coup du produit de la vigne et c'est au pied d'un arbre qu'il s'affala en s'endormant d'un profond sommeil...

Quand il se réveilla, la tête lourde et la mâchoire ankylosée, il vit danser devant lui de gros points noirs imprécis.

On dit que le vin réjouit le cœur de l'homme, pensa Oscar, mais certes il ne produit pas, sur les lapins le même effet !



Le septième lapin répondait au charmant prénom de Jules.

Il planait au-dessus d'une ménagerie ambulante, quand les lois de la pesanteur le ramenèrent vers le sol.

À ce moment un hippopotame, gueule ouverte, regardait un avion qui traversait la nue.

Jules tomba en plein dans la gueule du pachyderme, gueule formidable, chacun le sait, et s'engouffra dans son estomac.



L'hippopotame tomba sur le flanc, étouffé, privé de vie.

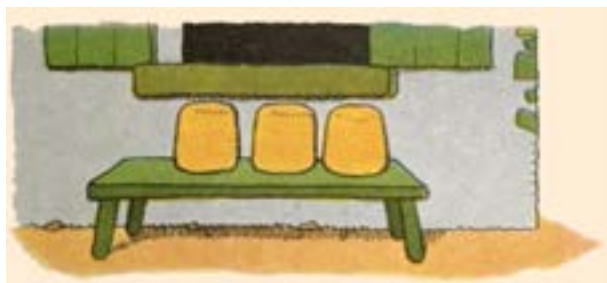
Quand le directeur de la ménagerie vit l'animal sur le dos, il appela un vétérinaire rompu à la chirurgie, pour faire l'autopsie de son défunt pensionnaire.

Une large entaille fut pratiquée par l'homme de l'art et, aux yeux ahuris de l'assistance, apparut notre ami Jules, ravi de revoir la lumière.

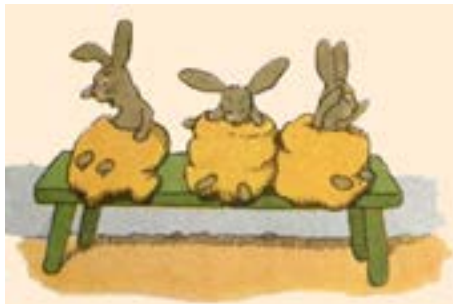


Plus heureux que Jonas caché trois jours dans le ventre de la baleine, Jules ne resta que trois heures dans l'estomac de l'hippopotame.

Il sauta à terre et partit, lui aussi, sans demander son reste.



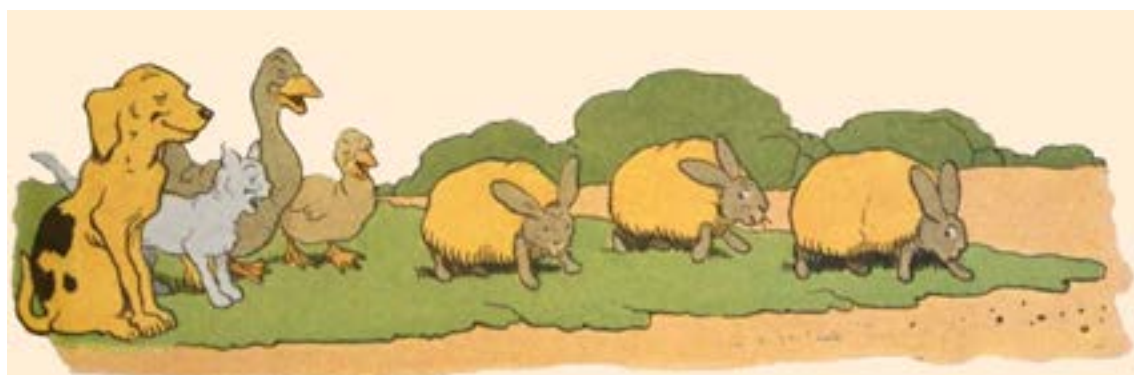
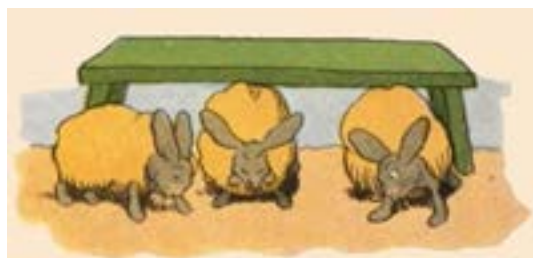
Sous les fenêtres de la fermière, Augustine Durand, trois grosses mottes de beurre s'étaient mollement avant d'être transportées au marché...



René, Honoré et Fortuné les huit, neuf et dixième lapins, tombèrent sur les mottes de beurre, et comme par hasard, chacun sur la sienne.

L'arrière-train de chaque lapin pénétra profondément dans la motte, et, quand les camarades se retrouvèrent à terre sur leurs pattes, ils étaient enveloppés de beurre bien frais.

« Il n'y a plus qu'à nous mettre à la broche » dit avec humour Honoré.



Et c'est dans cet appareil onctueux qu'ils défilèrent sous les yeux amusés d'un chien, d'un chat, d'une oie et d'un canard facétieux.

Ils durent attendre que le soleil de midi fit fondre leur carapace pour recouvrer leur entière liberté.



Les deux derniers lapins qui formaient la douzaine, Fernand et Ferdinand, tombèrent en plein dans la rivière.

Fort heureusement Gédéon n'était pas loin.

Il se précipita au secours de ses amis, il plongea et les ramena sains et saufs à la surface.

Puis il les installa sur son dos, quelque peu évanouis, et les transporta sur la rive.





Gédéon n'avait qu'une pensée : faire le bien, se montrer utile à tous.

Ainsi notre canard était-il navré de voir les pêcheurs se morfondre sur les bords de la rivière, devant un poisson décidé à ne pas mordre à l'hameçon.

Aussi résolut-il le jour où s'ouvrait la pêche, de mettre à profit un accident d'avion dont il venait d'être témoin.



L'appareil piqua du nez et vint tomber au bord de la rivière, près du lieu habituel où se tenaient les pêcheurs.

Tandis que le pilote était parti chercher du secours, Gédéon mit le moteur en marche.



Il suffisait pour cela d'appuyer sur un bouton.

L'hélice se mit en marche et projeta hors de l'eau tous les poissons qui passaient dans son centre d'action.



Carpes, carpillons, goujons, gardons et anguilles tombèrent comme une pluie sur les pêcheurs qui ne pouvaient fournir à les recueillir.

Ils se rappelèrent longtemps le jour de l'ouverture de la pêche, jour béni où ils avaient connu la pêche miraculeuse.

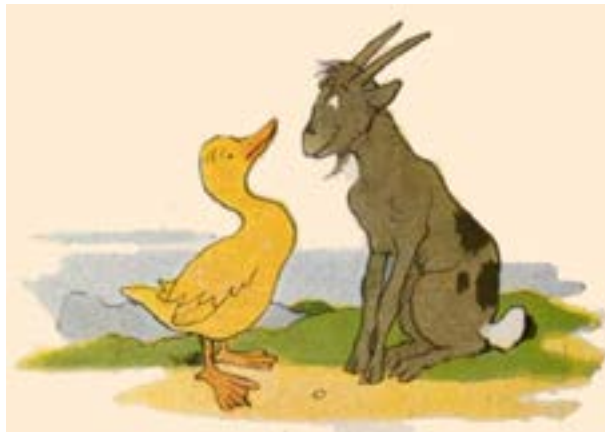


Un pêcheur, le plus guignard de tous, avait rapporté ce jour-là, chez lui, quinze kilogrammes de poisson.

Sa femme n'en pouvait croire ses yeux.

Aussi depuis ce jour mémorable professe-t-elle une grande admiration pour cet adroit pêcheur qu'est son mari.





Cependant, un point noir subsistait à l'horizon de bonheur que Gédéon entrevoyait.

C'était la présence de Goupil et d'Ysengrin dans la forêt.

Un matin, il résolut à tout prix de se débarrasser de ces deux êtres malfaisants et cruels.

Il s'ouvrit de son projet à la chèvre Aglaé; et tous deux se mirent en campagne.



Ils rencontrèrent Goupil, profondément endormi  
au pied d'un arbre.

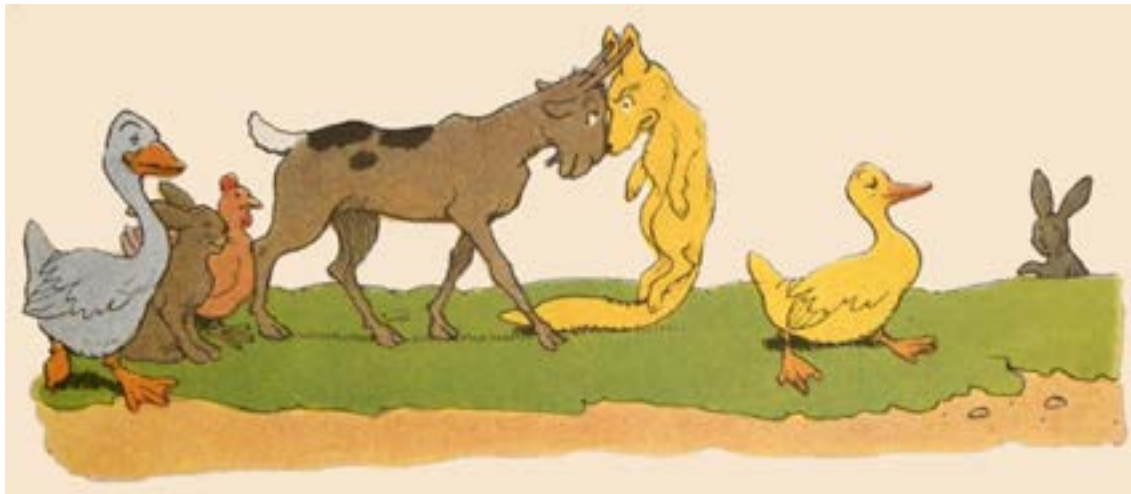


Le renard digérait sous l'empire d'un sommeil  
paisible un innocent lapin qu'il venait de  
manger.

« Vas-y Aglaé ! » s'écria tout-à-coup Gédéon.



La chèvre qui n'attendait que ce signal fit un  
bond en avant et, à l'aide de ses cornes, vint  
clouer les oreilles du renard sur le tronc même  
de l'arbre sous lequel il reposait.



Goupil poussa un cri de douleur, Gédéon un cri de joie et Aglaé un cri de victoire.

La chèvre se détacha de l'arbre et souleva Goupil, qui se trouva ainsi accroché par les deux oreilles aux cornes d'Aglaé.

Le renard et la chèvre prirent côte à côte le chemin de la ferme où ils furent reçus par les cris admiratifs de tout un poulailler en liesse.

Alors commencèrent pour Goupil les heures d'expiation.

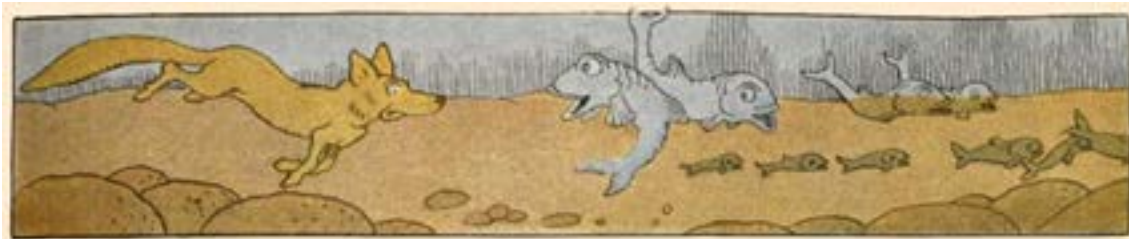


Le chien Briffaut amusa fort les pondeuses de la ferme en proposant au vilain renard une partie de balançoire, bien imprévue.



Puis on offrit à Goupil une promenade en pleine campagne et, comme il faisait très chaud, Aglaé l'envoya prendre un bain dans l'eau de la rivière.





Chacun sait que le renard est mauvais nageur, aussi Goupil s'achemina-t-il doucement vers le fond de la rivière où il reçut de nombreuses visites, tout à fait nouvelles pour lui.

Une carpe vint lui souhaiter le bonsoir et lui tint à peu près ce discours :

« C'est donc qu'il ne reste plus ni poule ni lapin sur terre que tu viens faire une visite aux habitants des eaux ? »

Le renard ne lui répondit rien, et pour cause, mais il suivit le fil de l'eau.



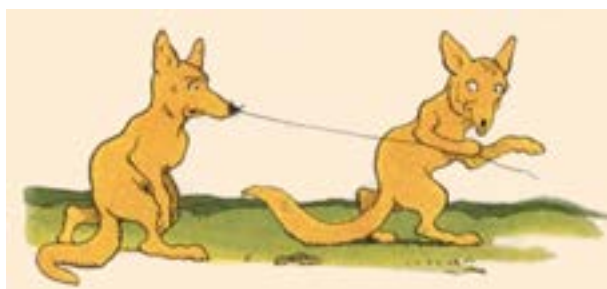
Bientôt piqué au nez, il se sentit arrêté dans sa course.

L'hameçon d'un pêcheur venait de s'accrocher à son museau.

Le pêcheur, voyant l'eau ondoyer, s'écria « Ça mord. »

Il tira sur sa ligne et ramena Goupil.

Mais laissant là sa ligne, il s'enfuit épouvanté.



Goupil, tant bien que mal, sortit ainsi de l'eau.

À travers fourrés et taillis, le renard en sautant, finit par casser le fil de la ligne.

Un bon mètre cinquante restait quand même accroché à son museau.

Madame renard en profita pour mener son mari par le bout du nez.

Depuis ce jour, force fut à maître Goupil de laisser les clapiers et les poulaillers en paix.



Il ne pouvait se jeter sur ses victimes sans pousser un cri de douleur en sentant l'hameçon s'enfoncer dans sa chair.

Il fut contraint pour vivre de brouter l'herbe tendre des prairies.

À ce régime, il perdit la moitié de son poids et fut atteint d'anémie.

Sa faiblesse était grande et c'est avec peine qu'il traînait sa pauvre carcasse par les chemins.



Nous voilà débarrassés de Goupil, pensa Gédéon.

La tâche est à moitié remplie, il faut songer maintenant au terrible loup, terreur des fermes environnantes.

Briffaut et Gédéon virent un beau soir Ysengrin se cacher dans un tonneau.

Le loup avait choisi cette cachette pour mieux guetter par le trou de la bonde, qui s'ouvrait au milieu du tonneau, les inoffensifs moutons qui passaient près de là.



Gédéon et Briffaut comprirent tout de suite le parti qu'ils pouvaient tirer de cette situation.

En tournant dans le tonneau, le loup fit si bien que sa queue se mit à sortir par la bonde.

Alors Briffaut saisit entre ses dents l'appendice caudal du loup et le maintint immobile.



Puis la fermière, qui était dans la confiance,  
emplit de lait le tonneau.

Plusieurs seaux de lait suffirent pour submerger  
la bête sauvage.



Rivé à la bonde, le loup fit des bonds désordonnés pour se libérer, ses pattes battirent le lait si longtemps et si fort que la douce boisson se transforma en beurre.

Petit à petit les mouvements du loup, qui luttait ainsi contre la transformation scientifique du lait, se ralentirent et, soudain, la bête, à bout de force, dû s'arrêter.

Ysengrin était vaincu, il se trouvait enveloppé par une masse de beurre pesant une quarantaine de kilos.



Seul sa tête, le bout de ses pattes de devant et sa queue émergeaient de la motte fantastique, telle que les fermiers n'avaient jamais vu sa pareille.



Ils eurent le tort de laisser ainsi le loup « embeurré », si l'on peut dire, passer toute la nuit dans la cour de la ferme.



La chaleur animale qui se dégageait de lui fit fondre une partie de la motte précieuse et il put de la sorte se dégager et s'esquiver.

Cet incident n'empêcha pas les fermiers de vendre le beurre ainsi obtenu à raison de huit francs le kilo.



Le loup en liberté rencontra Goupil aux confins du bois.

Ysengrin n'avait pas mangé depuis trois jours.



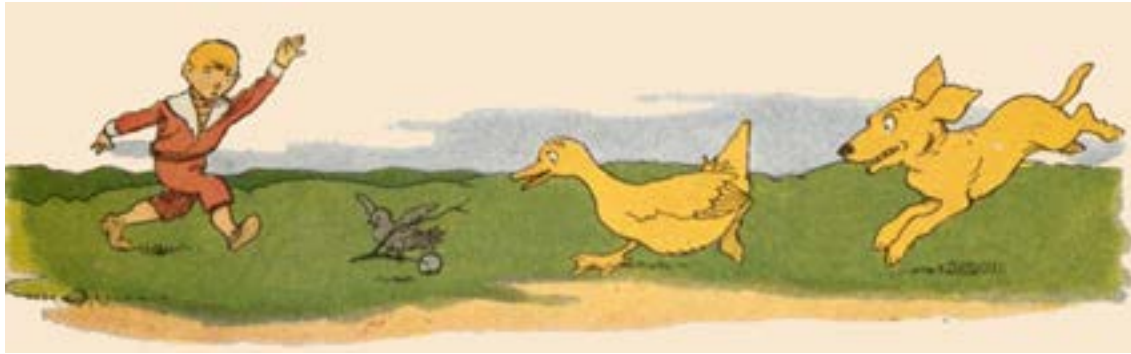
Aux paroles de bienvenue que lui prodigua Goupil, il répondit en se jetant sur lui et en le dévorant.



Il le mangea si goulûment qu'il mourut d'indigestion au pied d'un chêne.

Gédéon et Briffaut vinrent fleurir la tombe de Goupil, autrement dit le ventre d'Ysengrin, puisque là était enseveli le renard.

Les deux plus terribles ennemis des fermes environnantes venaient de quitter cette terre, grâce à Gédéon et à son fidèle ami Briffaut.



Les deux amis, en revenant de leur promenade, aperçurent un gamin qui, avec de la glu, venait d'attraper un petit moineau.

Avant que le gamin ait eu le temps de saisir sa victime, Gédéon s'en empara et, l'ayant pris dans son bec, s'enfuit à tire d'aile vers l'étang voisin.

Le canard plongea l'oiseau dans l'eau afin de le débarrasser de la glu qui le recouvrait, puis il fit sécher la petite bête, plus morte que vive, sur une feuille de nénuphar.



Quand le moineau reprit ses sens, Gédéon lui  
souhaita bon voyage.

Pour punir de son méfait le méchant gamin,  
Briffaut, sur le conseil de Gédéon, versa toute  
la glu qui restait sur le banc où l'enfant avait  
l'habitude de s'asseoir.

Ne se doutant de rien, le garnement fut pris  
au piège; il dut aller jusqu'à la maison de ses  
parents en traînant, attaché à sa culotte,  
un banc de bois, trop lourd pour lui et fort  
embarrassant.

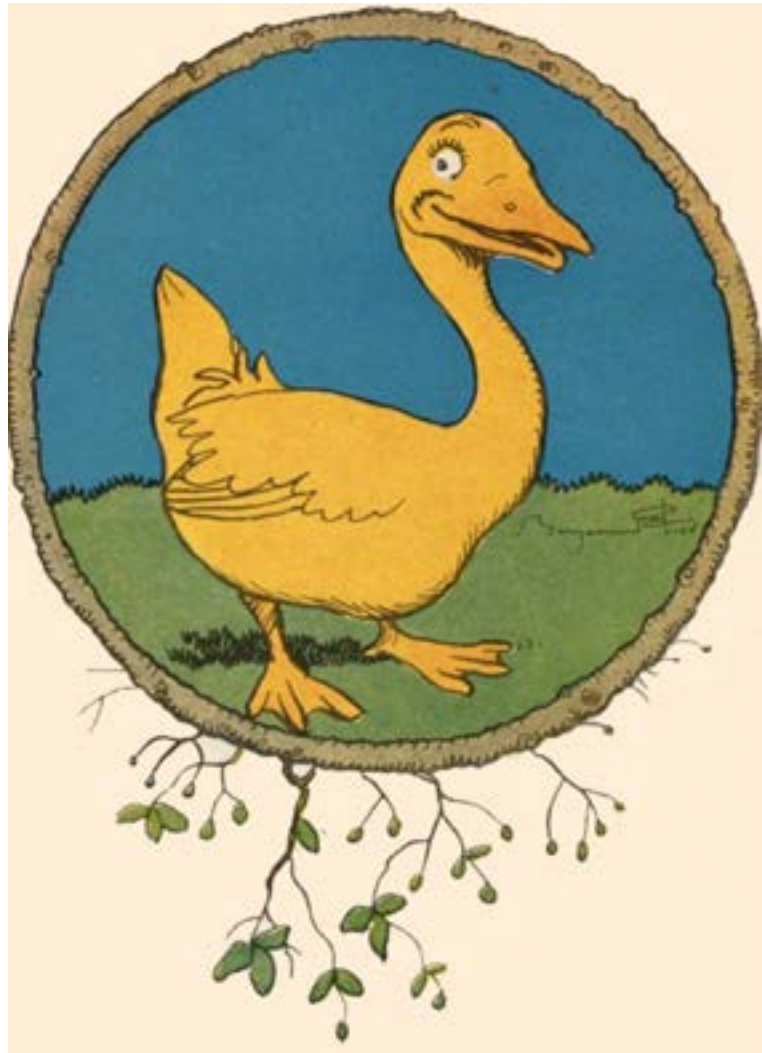


Tous ces faits mirent le comble à la célébrité de Gédéon, qui prit dans le pays figure de héros.

Le jour de sa fête, tous ses amis se réunirent et crièrent sur son passage :

« Vive Gédéon, honneur au bon, au généreux, à l'intelligent Gédéon... »





Grâce au bon canard, le calme et la tranquillité régnèrent parmi les hôtes des fermes, des bois et de la forêt.

Le bonheur de vivre s'étendit sur tous les êtres de la contrée, et Gédéon eut la joie d'assister au triomphe de ses idées humanitaires.

Vive Gédéon !